

Rencontre avec François Schuiten (extrait de *L'Art des interstices*)

Le samedi, on est partis tôt, de façon à arriver à Bruxelles en milieu de matinée. On avait rendez-vous à 11 heures avec François Schuiten, l'auteur de BD, dans son atelier à Bruxelles.

Seine avait emporté sa sacoche et son reflex. J'avais fourré dans mon bagage plusieurs albums de la série des *Cités obscures*. Je voulais me les remettre en tête durant le voyage. Je les ai relus dans le train tandis que Seine parcourait une énième fois la notice de son appareil. Les dessins de Schuiten étaient vraiment exceptionnellement beaux. Il faut dire que l'art contemporain a si souvent considéré la beauté comme une notion dépassée que ça me faisait un bien fou de tourner ces pages magnifiques. Les visuels étaient exécutés tout en traits un peu dans la lignée des gravures sur bois debout du temps de Gustave Doré. Schuiten est un passionné du XIX^e siècle et de l'art nouveau. Ses planches abondent en architectures imaginaires inspirées principalement par cette période et développées avec une époustouflante virtuosité. C'était un plaisir presque physique de les regarder. En même temps, je me laissais imbiber progressivement par sa vision de l'existence. L'homme, selon cet auteur, se caractérise, en effet, par le fait qu'il produit à l'infini des constructions artificielles, architectures, machines, usines, réseaux, etc. C'est sa nature, comme celle du corail est d'ériger des récifs. Cette poussée constructive est fascinante autant qu'inquiétante. Elle porte en elle la démesure, l'*hubris*, et la dérive totalitaire.

[...]

J'ai proposé à Seine de lire avec moi un album des *Cités obscures*. Cependant, on est vite tombés sur des scènes érotiques. Seine a décroché. Elle était assez pudique et l'évocation du sexe la gênait pour des raisons sans doute provisoires. J'ai insisté. Il n'y a rien eu à faire. Elle a repris la lecture de sa notice. J'ai continué la BD.

Pour Schuiten, le temps fort se situe quand le personnage féminin se déshabille. Clemenceau appréciait surtout, paraît-il, le moment où il montait l'escalier avec ses gros godillots. Mais Clemenceau était une brute vindicative, un sale type, un grand homme à la française, une catastrophe ambulante. Pour Schuiten, l'amour est une chose plus délicate. L'important n'est pas la perspective de l'éjaculation, mais le degré d'abandon. Schuiten a le chic pour saisir ce temps très émouvant où une femme se débarrasse de ses vêtements comme autant d'extériorités.

Après notre arrivée à Bruxelles, à la gare du Midi, nous avons pris un taxi. J'ai tout de suite eu le sentiment d'être en pleine BD. L'urbanisme disparate de la capitale belge aurait pourtant pu me paraître pesant et hostile en d'autres circonstances. Cependant, la rémanence de ces albums rendait légères les surprises de la ville, comme s'il s'agissait de pures fantaisies graphiques. Je me sentais mieux préparé à l'étrangeté du monde. Mon humeur était excellente. J'étais comme l'un des personnages de Schuiten arrivant dans une *cité extérieure* . Seine aussi était heureuse du dépaysement.

Le taxi nous a déposés devant la maison de Schuiten, dans une banlieue où se serraient les uns contre les autres de petits hôtels particuliers de la fin du XIX^e siècle. On a sonné. Une voix a dit, à l'interphone : « Entrez et montez jusqu'en haut ! » Après avoir poussé la porte, on s'est retrouvés face à un gros chien noir. On était un peu

perplexes, mais sans pour autant avoir peur. C'était un labrador assez ventru et il nous regardait de ses grands yeux dorés compatissants. Il serrait dans sa gueule un coussin brodé. Sa queue frétillait. On a compris qu'il allait nous conduire à son maître.

— Tu vois ! a dit Seine, on lui fait confiance et je suis sûre qu'il va prendre sa mission au sérieux.

— Tant qu'il garde le coussin entre ses dents, on ne risque rien !

On a commencé à monter derrière la bête, dans une magnifique cage d'escalier éclairée par une lumière zénithale. De temps en temps, le chien tournait la tête pour s'assurer que nous le suivions. Seine avait déjà sorti son appareil et, de sa main droite, prenait des photos. Je lui ai porté son sac, pour que ce soit plus facile pour elle. On progressait lentement. Partout étaient disposées des sculptures, des machines anciennes et des plantes vertes géantes. On était en pleine ambiance des *Cités obscures*. Au dernier étage, on a débouché dans un vaste espace lumineux et tapissé de bibliothèques.

— Je vous attendais, a aimablement dit François Schuiten.

On s'est assis, lui et moi, dans des fauteuils club. Seine est restée debout pour prendre des clichés sous divers angles pendant que j'interviewais l'artiste.

Le père de François Schuiten, architecte de profession, était un peintre peu connu, mais très cultivé et excellent pédagogue. Ayant eu peu de succès commerciaux, il avait reporté son énergie à donner des cours particuliers d'histoire de l'art à ses enfants. Ce peintre, comme c'est souvent le cas des artistes, avait une approche très libre et éclectique, là où les historiens de l'art sont fréquemment soucieux de progressions artificielles ponctuées de ruptures remarquables. Le jeune François a pris très tôt l'habitude de puiser dans toutes les périodes et toutes les tendances sans états d'âme. C'est comme cela qu'il s'est mis à raffoler

des peintres pompiers. Il a fréquenté les illustrateurs du début du XX^e, notamment Ivan Bilibine. Il a appris à aimer des maîtres de toutes époques, aussi différents que Rembrandt, Hubert Robert, Piranèse ou Pieter Saenredam. Il a également été sensibilisé aux divers mouvements modernes ou contemporains du XX^e, mais sans les subir comme un dogme obligé. Il n'avait d'ailleurs rien contre les artistes concernés, mais parfois, tout de même, il avouait qu'il « s'ennuyait un peu ».

Seine est intervenue subitement pour demander qui était Pieter Saenredam. J'ai été surpris qu'elle sorte sans prévenir de son rôle de photographe. La question a cependant semblé intéresser François Schuiten. Il s'est levé d'un bond et a extrait trois ou quatre ouvrages de sa bibliothèque. On les a regardés tous les trois. Ce peintre calviniste du XVII^e excellait dans les intérieurs dépouillés d'églises, simplement animés par des jeux de lumière complexes.

On a refermé les livres et François Schuiten a poursuivi l'évocation de sa vie. Son père aurait aimé le voir opter pour la peinture, la grande. Toutefois, alors qu'il était encore au lycée, François Schuiten s'est lancé dans la BD. C'est en cela qu'a consisté son émancipation. Cependant, il a bénéficié de deux chances rares. D'abord, ses parents ne se sont pas effrayés, comme tant d'autres, d'une vocation de ce genre et n'y ont pas fait obstacle. Ensuite, la Belgique était la pouponnière idéale pour un auteur de BD. À l'âge de vingt ans, sa carrière était déjà bien engagée. À soixante, alors que la plupart des artistes ont gâché beaucoup de *points de vie* dans des boulots de remplacement, François Schuiten bénéficiait de quarante années de création intense et de succès ininterrompus.

Tandis qu'il me parlait, je regardais autour de moi. Sa table de travail était installée près des verrières. Tout était étonnamment propre. Le parquet en bois clair était immaculé. Des plantes vertes, agréablement disposées çà et là, se développaient sans entrave en pleine lumière.

Rien de comparable avec l'affreux bazar habituel. En réalité, l'atelier de Schuiten était principalement une immense bibliothèque.

Seine était toujours debout et elle tournait autour de nous en prenant des clichés. Cependant, il était évident qu'elle photographiait surtout le chien, un animal un peu cabotin. J'étais un peu embêté. Cela ne faisait pas très professionnel. J'hésitais à intervenir. J'avais l'impression que Schuiten aussi avait remarqué son manège. J'étais un peu déconcentré. Mais mon interlocuteur semblait plutôt amusé par ma « stagiaire ». Finalement, j'ai laissé faire.

Une quantité extravagante de livres d'art était à portée de main. Au fil de la conversation, Schuiten extrayait avec enthousiasme de nouveaux volumes pour étayer ses propos. Il y en avait partout : dans les rayonnages, sur les dessertes, à même le sol. Schuiten semblait fréquenter assidûment tous ces ouvrages.

J'étais très surpris. Il faut dire que, dans ma vie, j'ai croisé beaucoup d'artistes, de galeristes, d'amateurs et de critiques. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, nombreux sont ceux qui ont une culture artistique faible, voire carrément déficiente. Schuiten était peut-être le créateur le plus cultivé en art que j'eusse jamais rencontré. Et j'étais très étonné de trouver cette connaissance exceptionnelle chez un auteur de BD.

Certains télescopes, installés dans des déserts d'altitude, permettent de percevoir des radiations habituellement indétectables avec l'agitation atmosphérique. Cette bibliothèque fonctionnait selon le même principe. Elle avait aidé cet artiste à s'affranchir de l'histoire de l'art bien balisée qu'on voit dans les manuels et dans les musées. Ce qui s'opérait dans cet atelier-bibliothèque était, ni plus ni moins, une réappropriation du passé dans toutes ses composantes.

Le labrador était allongé à côté de nous. De temps à autre, il bâillait. Seine le photographiait toujours. Je me demandais si on allait rapporter

au journal uniquement des photos du chien. Quand la conversation a commencé à s'épuiser, j'ai vu l'animal s'étirer, puis se lever. On a chaleureusement remercié François Schuiten, puis on a suivi la bête, mais cette fois-ci, elle a dévalé à toute allure les quatre étages.